

Soins à donner aux fumiers.

Un savant agronome a dit : " On peut, à la première vue, juger de l'industrie, du degré d'intelligence d'un cultivateur par les soins qu'il donne à son tas de fumier. " — Nous voudrions que cette vérité incontestable fût écrite sur la principale porte de chaque exploitation rurale.

Tous les agronomes ne cessent de proclamer que le bon fumier est la base de l'agriculture ; les cultivateurs routiniers eux-mêmes en reconnaissent l'utilité. Cependant combien, parmi ces derniers, apportent à la confection des fumiers les soins et l'attention nécessaires ; rien n'est plus négligé sur leur ferme que le fumier ; on s'occupe peu de la qualité ; on le perd autour des bâtiments, dans les cours et le long des chemins.

Il n'est pas un cultivateur qui ne se baisse pour ramasser des épis de blé échappés à sa charrette, pendant le charroyage de ses moissons, et qu'est-ce qui a produit ces épis de grains, si ce n'est le fumier tant négligé par un trop grand nombre de nos cultivateurs.

Voyons l'étable de ce cultivateur indifférent, peut-être même trop négligent :

La litière y est jetée ça et là dans les endroits les plus malpropres de ses bâtiments ; c'est plutôt au service de ceux qui soignent les animaux, qui ne peuvent plus approcher de leurs bêtes, que cette litière est distribuée avec profusion.

C'est à peu près comme les cultivateurs qui mottent dans un trou du chemin par où ils ne peuvent plus passer, une charrette de pierres ; puis, quelque temps après, ils en conduisent une autre lorsqu'il se forme une boursbière à côté, ce qui ne peut manquer d'arriver avec ce système.

Le résultat, c'est que les litières sont toujours mauvaises, les vaches dans un état de malpropreté constant, les étables inabordables et les chemins pour y arriver détestables.

Mais ce n'est pas tout, le fumier n'est pas mouillé uniformément par les excréments. Une partie reste sèche, tandis que l'autre est trop humide, et comme il arrive parfois que les étables sont vidées rarement, on sort du fumier consommée d'un côté et de la paille sèche de l'autre.

Suivons maintenant le fumier sur le tas ; c'est encore là que nous trouverons de grandes imperfections :

D'abord l'emplacement du tas est mal choisi et peu approprié à l'usage qu'on veut en faire. C'est souvent au trou plus ou moins profond, suivant qu'on a plus ou moins enlevé la terre en chargeant les fumiers l'année précédente (si toutefois on n'y a pas laissé dans le fond, du fumier décomposé qui y séjourne depuis des années) ; ou bien c'est une élévation, une espèce de butte que l'on dirait avoir été choisie exprès pour donner écoulement à l'eau.

Les tas placés dans une espèce de fosse sont noyés dans la partie inférieure ; ceux disposés sur un terrain en pente deviennent trop secs. Et on en agit ainsi pendant des années, sans essayer à se rendre compte de la bonne ou mauvaise disposition du tas de fumier : il y a trente ans que cela se pratique, et l'on croirait manquer à la routine, si l'on agissait autrement.

Sans placer les tas de fumiers trop éloignés des bâtiments, il faut qu'ils le soient assez pour ne pas gêner le service des cours et pour qu'il soit possible de les disposer convenablement dans un endroit de facile accès.

A maints endroits les fumiers sont déposés en arrière des bâtiments ou de l'étable, et étant en contact avec le fumier, les murs sont vite détériorés ; il est dans l'intérêt du cultivateur de veiller à ce que le fumier ne soit pas déposé aussi près de l'étable.

Sorti de l'étable, le fumier est conduit ça et là, par brouettées, dans l'endroit le plus rapproché, afin de s'éviter un peu de peine. C'est souvent tout près de la maison, en face de l'étable, que l'on transporte ce fumier.

Ces brouettées de fumier que nous suivons au sortir de l'étable, et répandues dans le voisinage de la ferme, forment autant de petits monticules dont l'énorme surface donne, en été, prise au soleil ou au vent qui les dessèchent avec une grande rapidité.

En hiver, les inégalités sont aussi plus accessibles à la pluie qui les pénètre, les lave et en extrait les parties les plus riches, malgré les soins que l'on prend d'ailleurs dans le but de favoriser cette vicieuse pratique, sous prétexte de ménager du temps.

Mais là ne se bornent pas les inconvénients. Ainsi, une brouettée de fumier de cheval ferment avec une rapidité excessive ; à côté, le petit tas de fumier de vache s'échauffe lentement ; puis de la paille sèche, tandis qu'à côté il y a des excréments en quantité suffisante pour préparer moitié plus de litière. En

agissant ainsi, avec les meilleurs éléments, on ne fait rien qui vaille, c'est-à-dire un fumier très-riche dans une partie ; médiocre ou mauvaise dans l'autre ; brûlé par une fermentation excessive ou trop peu fermenté.

Presque partout on a la mauvaise habitude de charroyer les fumiers trop à l'avance sur la terre, sous le futile prétexte de saluer du temps, et de laisser ces fumiers amoncelés, soit en une seule masse, soit plus ordinairement en petits tas, comme nous l'avons dit plus haut, jusqu'à l'époque où l'on éparpille le fumier à la surface, pour l'enfouir, plus tôt ou plus tard, par le dernier labour de semailles.

Rien ne nuit plus aux fumiers que de rester ainsi exposés des journées entières à l'action de l'air, de la pluie ou du soleil : ils éprouvent des pertes énormes en gaz fertilisants pendant les chaleurs, ou en purin dans les temps de pluie. Malgré les précautions que l'on prenne pour en garnir le fond de paille et de terre (si ce n'est de la terre glaise), certaines parties du sol, celle qui a reçu le tas de fumier, sont engraisées trop fortement, tandis que les autres souffrent du manque d'engrais et ne donnent que de chétifs produits.

Si en Belgique, là où on apporte un soin si scrupuleux à la confection des engrais comme le disait M. Barnard dans ses causeries agricoles, si en Belgique, disons-nous, on voyait conduire aux champs les fumiers un ou deux mois avant l'époque nécessaire ; que l'on apercevait les petits tas qu'on en fait et la manière dont on éparpille parfois ce fumier à la surface du sol, pour le laisser se dessécher et se réduire presque à rien avant de l'enfouir, on ne pourrait autrement se persuader que nos cultivateurs ont beaucoup trop d'engrais, puisqu'ils font tout ce qu'il faut pour leur faire perdre de leur énergie et de leur volume.

Sachons-le : dans les pays bien cultivés, où l'on considère le fumier au prix de l'or, on a grand soin, après leur avoir fait subir les soins convenables, de ne porter les fumiers aux champs que lorsqu'il y a possibilité de les enterrer immédiatement ; ou les étend aussitôt très-également à la surface ; puis on les enfouit, sans plus attendre, par un labour léger. Une fois que les fumiers sont enterrés, ils ne perdent plus rien, parce que la terre qui les recouvre absorbe et retient tous les gaz provenant de la putréfaction ; elle agit à la manière des corps poreux, de l'éponge, qui ne laissent plus dégager les matières volatiles, qui ne laissent plus s'écouler les liquides qu'ils ont absorbés.

Il existe bien d'autres inconvénients que nous ferions facilement toucher du doigt en présence de ces amis informes, riches du cultivateur, qui comprend l'importance d'en tirer tout le parti possible.

Résumons en quelques mots ce qui a été répété bien des fois :

Etablissez des tas de fumiers dans un endroit quelconque de votre ferme que vous croirez le plus avantageux et le plus facile à atteindre, mais où le fumier ne soit pas du tout exposé à toutes sortes de gaspillages, à la pluie ou à l'ardeur du soleil ; on en dresse le sol presque horizontalement ; on le garnit d'une couche de terre argileuse, consolidée par du gravier. Que le terrain où vous disposerez ce fumier soit entouré de petits fossés aboutissant à un réservoir où tout le jus se rassemblera ; par ce moyen vous arroserez lorsque la masse sera trop sèche, ou vous utiliserez le jus ailleurs lorsqu'il y en aura une trop grande quantité. On fait plusieurs tas, si la quantité du fumier est toujours considérable, afin de n'être pas exposé à laisser indéfiniment en place les couches inférieures ; si la hauteur est trop petite, le fumier se sèche ; si elle est trop grande, la fermentation ne se fait pas également partout, parce que l'air n'a pas un accès suffisant. Il est facile, par la pratique, de se rendre compte du degré de hauteur qu'il convient de donner au tas de fumier.

Étendez chaque jour les fumiers par couche, afin que celui du cheval, celui des bêtes à cornes, la curure des porcheries se trouvent parfaitement mélangés. Alors les espèces d'engrais qui fermentent trop rapidement serviront en quelque sorte de levain à celles qui n'ont pas une fermentation assez active, et ces derniers en tempérant cette trop grande activité, produiront un effet salutaire. Ainsi tout sera utilisé et dans les meilleures conditions.

Après un intervalle de temps variable de six semaines à trois mois et plus, suivant qu'il fait chaud ou froid, le fumier a pris une consistance homogène ; il est d'une couleur brune et d'un aspect gras ; les pailles sont amollies, sans être entièrement désagrégées ; cet état paraît être le plus avantageux pour la plupart des emplois. Avant cette transformation, le fumier est paillard ; répandu dans les champs, il agit lentement sur les plantes, parce que la dissolution de toutes ses parties se fait avec difficulté. Au contraire, si on laisse le tas de fumier for-